



N° 16, 2022

RILUNE — Revue des littératures européennes

“La Belgique au prisme des langues :
bi/plurilinguisme, traduction, autotraduction”

LAURENCE PIEROPAN
(UNIVERSITÉ DE MONS)

Le translinguisme dans l’œuvre de Marie Gevers : stratégies et éthique de la traductrice dans *La Signora Orpha*

Pour citer cet article

Laurence Pieropan, « Le translinguisme dans l’œuvre de Marie Gevers : stratégies et éthique de la traductrice dans *La Signora Orpha* », in *RILUNE — Revue des littératures européennes*, n° 16, *La Belgique au prisme des langues : bi/plurilinguisme, traduction, autotraduction*, (Catia Nannoni, dir.), 2022, p. 57-74 (version en ligne, www.rilune.org).

Résumé | Abstract

FR Dans plusieurs de ses romans, Marie Gevers livre des dictons ou expressions traduits du néerlandais en français (dans le texte ou en note de bas de page), des calques signalés ou non, des termes néerlandais non traduits, et même une prosodie néerlandaise restituée en français. L'examen de la traduction italienne de *Madame Orpha* (Rimini, Panozzo Editore, 1996) – précisément les équivalences de certains lexèmes, permettra d'éprouver un cadre méthodologique destiné à repenser les critères d'évaluation quantitatif et qualitatif d'une traduction, et à focaliser l'attention sur les modalités de ré-énonciation en jeu. Consciente du translinguisme et mue par une « éthique de la traductrice porte-parole », Licia Reggiani adopte des stratégies traductives qui s'adressent au même profil de lecteur implicite que celui de Gevers, alors que l'hétérolinguisme du texte source est très souvent gommé.

Mots-clés : plurilinguisme, hétérolinguisme, translinguisme, lecteur implicite, éthique de la traductrice.

EN In several of her novels, Marie Gevers delivers loan-translated Dutch sayings or expressions into French – in the text or in a footnote, calques (reported or not), untranslated Dutch terms, and even the recreation of a Dutch prosody into French. The examination of the Italian translation of *Madame Orpha* (Rimini, Panozzo Editore, 1996) – with a specific focus on the equivalences of certain lexemes, will allow to define a methodological framework to rethink the quantitative and qualitative evaluation criteria of a translation, and to focus the attention on the re-enuciation methods in question. Acknowledging the the translinguistic matter and driven by an ethics of the « translator as a spokesperson », Licia Reggiani adopts translation strategies addressed to the same implicit reader as the one of Gevers, whilst the heterolingual features of the source text are frequently removed.

Keywords : plurilingualism, heterolingualism, translingualism, implicit reader, translator's ethics.

LAURENCE PIEROPAN

**Le translinguisme dans l'œuvre de Marie Gevers :
stratégies et éthique de la traductrice dans *La signora Orpha***

Parmi les mots flamands dont une traduction française erronée favorisait mes rêves, se trouvait le mot employé en patois pour « automne ». [...] « Boomis ». Je n'ignore plus aujourd'hui que cela signifie « Bavo-Miss », c'est-à-dire « Messe ou Kermesse de Saint-Bavon ». [...]

Dans mon enfance, j'interprétais ce mot d'une manière bien plus poétique : je traduisais : « Boommis : Messe des arbres » parce que boom veut dire « arbre ». [...]

Le sens mystique qui me manquait à l'église, je le retrouvais pour donner une signification à chaque geste de l'automne¹.

La biographie d'une autrice n'explique pas entièrement son œuvre littéraire, mais certains éléments biographiques – bien choisis et traités – peuvent l'éclairer. Ainsi en va-t-il de la poétique de Marie Gevers qui s'origine, en partie, dans l'expérience plurilingue de la confrontation à des idiomes fortement codifiés (le français, le néerlandais) et à des patois flamands moins normés (du jardinier, des fermiers, des villageois, et avant tout de sa mère élevée par une très vieille bonne illettrée). Cette conscience linguistique précocement aiguisée induira un effet de distance par rapport au langage, allant jusqu'à une attitude ludique et un translinguisme (autrement dit une dynamique créative entre français, néerlandais, et patois flamands) générateur de traits stylistiques originaux, qui revitalisent la langue française, au point même de sembler contredire le *Manifeste du groupe du lundi* signé en 1937 par l'intéressée et d'autres auteurs belges, pour, entre autres, proclamer leur rattachement à la littérature française.

Si Gevers a mené une activité traductive appréciable d'ouvrages de la littérature d'expression néerlandaise – que certaines missives conservées aux Archives et musée de la littérature (AML) permettent parfois d'éclairer –, elle ne pratiqua jamais l'autotraduction, laissant à

¹ Marie Gevers, *Madame Orpha ou la Sérénade de mai* [1933], préface de Guy Goffette, postface de Véronique Jago-Antoine, Bruxelles, Labor, « Espace Nord », 1992, p. 49.

d'autres traducteurs la subtile tâche de traduire son œuvre romanesque hétérolingue. Pour mettre au jour le translinguisme à l'œuvre dans *Madame Orpha ou La Sérénade de mai*, et les stratégies traductives adoptées par Licia Reggiani dans *La signora Orpha o La serenata di maggio*², une série de notions permettront de baliser l'analyse linguistique et littéraire telles que : plurilinguisme, diglossie, hétérolinguisme et translinguisme, mais aussi exotisation *vs* domestication. Par ailleurs, les notions de « lecteur possible », de « lecteur implicite » et de « lecteur réel » reprises à Geneviève Roux-Faucard³, permettront de sortir de l'impasse effet de distance/effet de proximité. Pour ce faire, nous étudierons notre analyse de la traduction/adaptation des hétérolinguismes par une réflexion sur les compétences linguistiques et encyclopédiques du « lecteur possible » attestées par le matériau textuel, mais surtout par l'objectivation d'une « lectrice réelle » du texte source dans les années 1990, et celle ou celui du texte cible en 1996. Et même plus fondamentalement par la mise au jour du « lecteur implicite », tel que profilé, *mutadis mutandis*, de manière analogue par Gevers et par Reggiani. Nos problématique et hypothèse d'analyse s'énonceront comme suit : la traduction/adaptation des phénomènes hétérolingues/translingues d'une œuvre produit-elle des équivalences évaluables du point de vue quantitatif ou qualitatif ? L'hypothèse consistera à affirmer que l'horizon d'attente historique, social, culturel et linguistico-littéraire du texte cible stimule la traductrice à privilégier le critère qualitatif (brièvement dit : les hétérolinguismes du texte source ne trouvent pas tous un équivalent hétérolingue dans le texte cible), et que d'autres procédés sont utilisés pour garantir un effet de lecture analogue entre les lecteurs et lectrices implicites du texte source et du texte cible.

Plurilinguisme et diglossie de Gevers

Tout au long de sa vie, Gevers (30 décembre 1883 - 9 mars 1975) clama que son œuvre littéraire plongeait ses racines dans son enfance et son adolescence passées dans le domaine magique de Missembourg (à Edegem, près d'Anvers) et au milieu de ses habitants, à savoir ses parents et leurs domestiques. Cette expérience biographique singulière est redoublée d'une confrontation au plurilinguisme familial, qu'elle partage d'ailleurs avec d'autres écrivains flamands de langue française de la fin du

² Ead., *La signora Orpha o La serenata di maggio*, trad. Licia Reggiani, Rimini, Panozzo Editore, 1996.

³ Geneviève Roux-Faucard, *Poétique du récit traduit*, Paris, Lettres Modernes Minard, 2008, p. 72-75, 261.

XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e siècle (Maeterlinck, Verhaeren, Elskamp, Hellens ...). Dans un tel contexte, Gevers ne tarde pas à pressentir le rapport arbitraire des mots et des choses, ni l'existence irréductible des objets/référents en dehors de tout étiquetage linguistique, comme elle s'en ouvre au poète anversois Paul Neuhuys :

Paul Neuhuys, il n'y a pas longtemps que j'ai compris la valeur, pour nous, écrivains de langue française, de notre « bilinguisme congénital » ... je le « sentais » depuis longtemps. C'est par les livres de Georges Poulet, par un article de Buber, que j'ai pu le définir. La libération fondamentale : un arbre n'est plus asservi au son *arbre*, et est aussi *boom* ou *tree*. Du coup, il existe par lui-même, ce qui est important⁴.

Dans des termes analogues, Gevers communique sa réflexion au professeur Joseph Hanse en 1974, en y ajoutant les langues anglaise et allemande :

C'est que mon bilinguisme – et même par l'anglais, trilinguisme – congénital a libéré les objets de leur « servitude verbale ». Boom – Baum – Tree – arbre, le son a beaucoup changé – le son de leur appellation humaine – il est là. Il est lui – et se montre indépendant de nous dans la « prosopopée »⁵.

Gevers avait coutume d'affirmer que la langue française avait été pour elle un « bel instrument d'une grande précision, d'une souplesse magnifique » reçu par l'éducation pour exprimer ses idées, mais aussi sa sensibilité et sa nature flamandes (« donc, flamande 100 % »⁶ ou « d'abord, flamande pur-sang »⁷), un témoignage qui éclaire bien la situation biographique diglossique de l'auteure, et qui connaît des développements linguistiques significatifs. En raison de ses origines bourgeoises, c'est en effet le français qui fut choisi comme langue d'instruction⁸ ; une instruction sur mesure, puisque Gevers n'emprunta jamais le chemin de l'école et qu'elle apprit les mathématiques avec un professeur privé et le français avec sa mère (Marie Tuyaerts), qui lui

⁴ Marie Gevers, « Lettre à Paul Neuhuys. Missembourg, Edegem, le 2 février 1969 », dans Cynthia Skenazi (éd.), *Marie Gevers. Correspondance*, Bruxelles, Labor, « Archives du futur », 1986, p. 100.

⁵ *Ead.*, « Lettre à Joseph Hanse. Missembourg, le 22 novembre 1974 », inédit, consultable aux Archives et Musée de la Littérature, cote ML 7508/155/8 (c'est Gevers qui souligne).

⁶ *Ead.*, « Quand j'ai commencé à écrire : conférence "Antwerpen 1937" = "Anvers 1937", mars 1937 », 1937, inédit, consultable aux Archives et Musée de la Littérature, cote FS LV 00011/0015/001-005, p. 3.

⁷ *Ead.*, « Comment naît une vocation littéraire », *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, vol. 37, n° 1, 1959, p. 37.

⁸ Cynthia Skenazi rappelle que « quoique libéraux, les Gevers envoyaient Marie Gevers une fois par semaine au catéchisme, qui se donnait en flamand » (Cynthia Skenazi, *Marie Gevers et la nature*, Bruxelles, Palais des Académies, 1983, p. 22).

consacra une heure quotidienne de dictée du *Télémaque* de Fénelon, et d'analyse logique selon la grammaire de Noël et Chapsal.

Plus que le bilinguisme ou trilinguisme (avec l'anglais), c'est la situation de plurilinguisme et de confrontation à des idiomes fortement codifiés et d'autres moins (les dialectes, voire les registres) qui peuvent expliquer la poétique de Gevers. En effet, tout en parlant le flamand standard enseigné par le jeune instituteur du village (M. Verbruggen), elle parlait aussi « le flamand, mais phonétiquement, avec le jardinier et les fermiers et les villageois »⁹, et ne reniait pas son ascendance flamande incarnée par ses deux arrière-grands-pères flamands (de « rustiques cultivateurs qui ne connaissaient pas un mot de français »¹⁰). Du côté du legs maternel, elle appréciait lorsque sa génitrice, élevée par une très vieille bonne illettrée (Trîne) originaire de la région de Boom sur les bords du Rupel¹¹, chantait ou lui racontait en flamand des proverbes, des comptines, des formulettes, des sornettes, des dictons, ou des historiettes enfantines (« entendus avant même d'en comprendre le sens »¹²). Enfin, pour Gevers, le flamand parlé autour d'elle s'offrait sous des mots qui « représentaient » « une réalité magique du jardin ou du ménage »¹³. De cette confrontation précoce avec des langues « nationales »¹⁴ du XIX^e siècle et avec les dialectes flamands, Gevers dira :

Si bizarres qu'elles fussent, [mes études primaires] me laissaient fort avancée en français, avec des bases simples mais solides en calcul, un flamand

⁹ Marie Gevers, « Quand j'ai commencé à écrire : conférence "Antwerpen 1937" = "Anvers 1937", mars 1937 », art. cit., p. 2.

¹⁰ Rappelons que l'année 1831 vit le Maréchal Gérard chasser les Hollandais d'Anvers ; les Hollandais, du fait de la rivalité Amsterdam-Anvers, maintenaient le péage sur la navigation sur l'Escaut. Dans ce climat du début d'indépendance belge, Jean Gevers, le grand-père paternel propriétaire d'une raffinerie de betteraves, décida de donner une instruction française à ses fils, de sorte que le père de l'auteure (Florent Gevers) fit ses classes au collège français de Melle (Gand). Du côté maternel, le grand-père Tuyaerts fit son droit à Paris, fut ensuite briquetier, agent de brasserie et bourgmestre à Boom, et épousa la fille d'un petit fonctionnaire de l'Empire originaire de la Flandre française, où à l'époque on parlait encore flamand ; il décida d'inscrire la mère de Marie Gevers au Sacré-Cœur à Jette.

¹¹ Certains aspects sociétaux de cette région irriguent le diptyque campinois constitué par *La Ligne de vie* (publié en 1937) et *Paix sur les champs* (achevé le 24 avril 1940 et publié en 1941). En 1958, Marie Gevers précisait d'ailleurs à Roland Beyen : « Boom/Rupel, village de ma mère, n'est pas la "Campine", mais à la confluence des deux Nèthes, il doit y avoir bien des affinités avec la Campine » (« Lettre à Roland Beyen. Missembourg, Edegem, le 10 décembre 1958 », dans Cynthia Skenazi (éd.) *Marie Gevers. Correspondance, op. cit.*, p. 78).

¹² Marie Gevers, « Quand j'ai commencé à écrire : conférence "Antwerpen 1937" = "Anvers 1937", mars 1937 », art. cit., p. 2.

¹³ *Ead.*, « Comment naît une vocation littéraire », art. cit., p. 44.

¹⁴ Le néerlandais devint langue officielle en Belgique le 18 avril 1898.

livresque très différent de la langue parlée de mon entourage, des bribes d'allemand, et quelques éléments d'anglais¹⁵.

Sur le versant des lettres françaises, aiguillée par la curiosité et par le « vent du hasard »¹⁶, elle découvrit les trésors de la littérature française conservés dans la bibliothèque paternelle, entre également d'ouvrages anglais de botanique et d'ouvrages allemands d'entomologie. Elle intériorisa essentiellement les canons littéraires de l'Hexagone car, après la comtesse de Ségur et Jules Verne, elle se passionna, vers quatorze ans, pour les livres consacrés à la révolution française (Anquetil, Blanc, Taine, Michelet), des livres qui la rendirent à jamais circonspecte à l'égard de l'Histoire en raison des évocations divergentes, en même temps qu'elle dévora les œuvres de Rousseau, Corneille, La Fontaine, Andersen, Perrault, Voltaire, Lamartine, Chateaubriand, Hugo, saint Augustin ...

Mais c'est encore l'œuvre poétique et la forte personnalité de Verhaeren (rencontré à dix-sept ans) qui marquèrent profondément sa jeune sensibilité, de même que la « révélation fortuite »¹⁷ de *Serres chaudes*. En 1959, repensant à sa singulière instruction (une « instruction en jachère »¹⁸) qui l'initia simultanément à la grandeur des forces naturelles (le jardin de Missembourg, l'Escaut) et à une langue et à ses chefs-d'œuvre littéraires, l'auteure affirmait : « les spécimens de mon espèce deviennent si rares dans notre pays »¹⁹.

Hétérolinguisme et dynamique translingue

Les faits biographiques de la Dame de Missembourg confirment les observations de Lise Gauvin qui a analysé la situation de diglossie sociale des écrivains francophones sous l'angle d'une double déterritorialisation : le passage de l'oral à l'écrit, et la confrontation à des « publics immédiats ou éloignés, séparés par des acquis culturels et langagiers différents »²⁰. Cette situation les pousserait à adopter dans leurs œuvres de multiples « stratégies de *détour* » :

¹⁵ Marie Gevers, « Comment naît une vocation littéraire », art. cit., p. 42.

¹⁶ *Ibid.*, p. 45.

¹⁷ *Ibid.*, p. 46.

¹⁸ *Ibid.*, p. 45.

¹⁹ *Ibid.*, p. 37.

²⁰ Lise Gauvin, « Introduction », dans *Les Langues du roman : du plurilinguisme comme stratégie textuelle*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, « Espace littéraire », 1999, <http://books.openedition.org/pum/9646.p.7-14>. [Dernière consultation : 15/07/2021].

de la transgression pure à l'intégration, dans le cadre de la langue française, d'un procès de traduction ou d'un substrat venu d'une autre langue, sans compter les tentatives de normalisation d'un certain parler vernaculaire ou régional, ou la cohabitation de langues ou de niveaux de langues, qu'on désigne généralement sous le nom de plurilinguisme ou d'hétérolinguisme textuel²¹.

Deux ans avant l'essai de Gauvin, Rainier Grutman forgeait le concept d'« hétérolinguisme » pour désigner « la présence *dans un texte* d'idiomes étrangers, sous quelque forme que ce soit, aussi bien que de variétés (sociales, régionales ou chronologiques) de la langue principale »²², notion qui mériterait d'être précisée par les notions bakhtiniennes d'« hétéroglossie » (diversité des langues), d'« hétérophonie » (diversité des voix) et d'« hétérologie » (diversité des registres sociaux et des niveaux de langue)²³.

De 1931 à 1948, Gevers injecte et module son plurilinguisme et sa diglossie sociale dans cinq œuvres romanesques majeures : *La Comtesse des digues*²⁴, *Madame Orpha*²⁵, *La Ligne de vie*²⁶, *Paix sur les champs*²⁷, et *Château de l'Ouest*²⁸. Alors que Christian Berg et Aime Verstrepen²⁹ précisent que, dans *La Comtesse des digues*, le bilinguisme des personnages (le rapport dialogique entre le néerlandais et le français) est redoublé au sein du français par l'alternance des différents registres de langue (le français châtié rivalise avec le « parler-chien »³⁰), ils argumentent que le bilinguisme disparaît dans le diptyque campinois (*La Ligne de vie*, *Paix sur les champs*) pour réapparaître dans sa forme conflictuelle dans *Château de l'Ouest*.

Toutefois, pour le diptyque campinois, notre analyse minutieuse révèle un traitement particulier de la langue romanesque qui semble transcrire en français, dans les paroles des personnages ou du narrateur, de nombreux proverbes flamands. Dans *La Ligne de vie*, aux proverbes tels que « La lune de cœur ne doit pas s'appuyer sur une tête de jeune fille » (p. 24, p. 176), « Qui dort avec le chat reste longtemps ensorcelé »

²¹ *Ibid.*

²² Rainier Grutman, *Des langues qui résonnent. L'hétérolinguisme au XIX^e siècle québécois*, Montréal, Fides-CÉTUQ, 1997, p. 37 (italique dans le texte).

²³ Tzvetan Todorov, *Mikhaïl Bakhtine : le principe dialogique*, Paris, Seuil, « Poétique », 1981, p. 89.

²⁴ Marie Gevers, *La Comtesse des digues* [1931], préface de Jacques Sojcher, lecture de Vincent Vancoppenolle, Arles, Actes Sud-Labor-L'Aire, « Babel », 1983.

²⁵ *Ead.*, *Madame Orpha*, *op. cit.*

²⁶ *Ead.*, *La Ligne de vie* [1937], Bruxelles, Jacques Antoine, 1983.

²⁷ *Ead.*, *Paix sur les champs* [1941], lecture de Laurence Pieropan, Loverval, Labor, 2006.

²⁸ *Ead.*, *Château de l'Ouest*, Paris, Plon, 1948.

²⁹ Christian Berg et Aime Verstrepen, « La langue dans la langue : une relecture de *La Comtesse des digues* », *Textyles*, n° 3, *Lectures de Marie Gevers*, 1997, p. 153-160.

³⁰ *Ibid.*, p. 154 (première occurrence de « parler-chien »).

(p. 69) et autres³¹, s'ajoutent quelques rares occurrences d'expressions flamandes ou des allusions au parler paysan (locutions verbales, traits phonétiques), qui disparaissent complètement dans *Paix sur les champs*. Ce sont, notamment, les interjections de Baptiste qui a mis fin au charivari imposé à Nelly (« Djutt-om ! », « Harre-om ! », « Yuh ! »), le « naïf parler patoisant » de Johanna (« petit être en moins », « toi, vatt'en, « je fends la terre »), les « syllabes fortes du flamand » lorsqu'Aloysius récite la formule blanche, mais aussi la « langue faite de voyelles » de Louise et Marie qui sont nées avec un bec-de-lièvre³². Dans *Paix sur les champs*, tous ces aspects sociolinguistiques de *La Ligne de vie* pris en charge par le narrateur ou fictionnalisés s'éclipsent, pour ne laisser place qu'à des expressions (fortement imagées) traduites du néerlandais et qui contribuent à préciser la mentalité des paysans ou les valeurs morales défendues : « Autant demander à la rivière de fondre un caillou », « il ne faut jamais chausser les souliers d'un mort », « être folle comme une chèvre »³³.

Pourquoi une telle différence de traitement de la langue et *ipse facto* de la psychologie des personnages ? Sans aucun doute, pour renforcer la visée idéaliste du second roman. En effet, du point de vue de l'agencement des séquences narratives, on dénote dans *Paix sur les champs* une mainmise plus forte du narrateur et le souci de confronter des réponses féminines différentes (Julia vs Lodia II³⁴) à l'entreprise de séduction de Louis. À cela s'ajoute une mise en scène de l'âme forte de personnages refusant la crédulité (et donc l'héritage des parents, l'héritage d'un crime), de même qu'au niveau linguistique les parasites locaux sont éliminés pour ne garder que les expressions traduisant des vérités éternelles. Paradoxalement, cet effort d'idéalisation de l'intrigue est renforcé par un traitement belgo-campinois des catégories spatio-temporelles.

Les efforts d'effacement de l'hétérolinguisme dans le second volet du diptyque ont toutefois failli échouer, pour de pures raisons éditoriales. Sur le point de faire paraître au printemps 1941 *Paix sur les champs*, sous le titre *Émondage* initialement envisagé par Gevers, l'éditeur parisien Plon souhaite voir incorporé au récit, *a posteriori*, des traits linguistiques

³¹ Rappelons aussi : « Elle mange par cœur » (p. 28), « un doigt mouillé suffit à l'attirer » (p. 47), « une jarretière en lisière » (p. 47), « acheter plus d'un petit chrétien » (p. 87), « être avare comme une épingle » (p. 227).

³² Marie Gevers, *La Ligne de vie*, *op. cit.*, p. 91 (Baptiste), 52 (Johanna), 44 (Aloysius), 36 (Louise et Marie).

³³ *Ead.*, *Paix sur les champs*, *op. cit.*, p. 87, 35, 107.

³⁴ Dans *Paix sur les champs*, Gevers désigne un personnage féminin par le prénom « Lodia », qui a déjà désigné un autre personnage féminin mort jeune dans *La Ligne de vie*.

flamands aptes à créer l’atmosphère d’un roman régionaliste³⁵. Gevers lui proposa donc une liste de « Mots en langue flamande » à ajouter dans le corps du texte avec des notes explicatives en bas de page, avant d’y renoncer le 4 février 1941 : « Finalement, je crains que cela ne fasse bien “régionaliste de deuxième ordre” et ne nuise à l’unité du récit. Je préfère donc, décidément, le texte primitif, tel qu’il se trouve dans le manuscrit dactylographié »³⁶.

Le plurilinguisme et la diglossie sociale de Gevers l’ont amenée à produire des récits où le statut de l’hétérolinguisme varie fortement selon la chronologie éditoriale et les conditions du champ littéraire belge francophone. Nul doute que ces trois notions linguistiques mériteraient d’être davantage confrontées, d’autant plus que Catherine Gravet et Katrien Lievois dévoilent la supercherie de l’auteure anversoise rattachant de manière chimérique – poétique, pourrait-on dire aussi – certaines formules à des prétendues formules flamandes³⁷. Quoi qu’il en soit, l’hétérolinguisme qui « dénaturalise les frontières des situations sociolinguistiques » et « met en scène » des idiomes étrangers, fait émerger un « sujet d’énonciation » en même temps qu’un imaginaire alternatif à « la représentation dominante de la langue », et oblige à considérer la contextualisation des actes de langage, ce qui, sur le versant de la traduction des textes hétérolingues, permet d’esquisser une « éthique du traducteur en porte-parole »³⁸. Dans cette optique, la traduction, loin d’être pensée comme un passage, un transfert ou un transport, s’envisage comme un « rapport », comme « une opération de ré-énonciation par laquelle un énonciateur se substitue à une instance d’énonciation antérieure pour parler ou écrire en son nom dans une langue considérée comme différente »³⁹.

Enfin, l’hétérolinguisme s’enrichit de la notion de translinguisme, dont la seconde⁴⁰ définition rattachée par Ausoni (une définition récente

³⁵ Marie Gevers, *Correspondance au sujet de Paix sur les champs, 1941-1954*, inédit, consultable aux Archives et Musée de la Littérature, cote FS LV 00001/0016/004-0053.

³⁶ *Ead.*, « Lettre à Pierre Belperron. Missebourg, Edeghem, (Anvers) Belgique, le 4 février 1941 », dans *Correspondance au sujet de Paix sur les champs, années 1941-1954*, inédit, consultable aux Archives et Musée de la Littérature, cote FS LV 00001/0016/004-0053.

³⁷ Voir dans ce même numéro Catherine Gravet et Katrien Lievois, « Présence de l’autre langue chez Marie Gevers et Caroline De Mulder », *RILUNE — Revue des littératures européennes*, n° 16, *La Belgique au prisme des langues : bi/plurilinguisme, traduction, autotraduction*, 2022, p. 39-56.

³⁸ Myriam Suchet, *L’Imaginaire hétérolingue. Ce que nous apprennent les textes à la croisée des langues*, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 41, 19, 33, 31, 217.

³⁹ *Ibid.*, p. 28.

⁴⁰ Alain Ausoni précise que, dans une première définition, le terme « translingue » réfère à « la pratique de l’écriture littéraire dans une langue étrangère, d’où l’usage fréquent des expressions écriture translingue ou translingual writing », dans Alain Ausoni, « Singulariser

et, selon l'auteur, minoritaire dans le domaine littéraire) trouvera un champ d'application pertinent dans *Madame Orpha*. Ainsi, les processus translingues seraient propres aux textes d'écrivains plurilingues « où les langues se rencontrent pour s'influencer, se traduire, s'hybrider mutuellement », le préfixe « trans- » indiquant « la dynamique créative du passage des langues »⁴¹. À cette définition minimale rappelée par Ausoni, nous ajouterons notre propre définition inspirée de l'analyse même du roman de Gevers : le translinguisme s'observe dans des énoncés présentant des phénomènes d'hétérolinguisme savamment articulés au contexte énonciatif, et donne à voir des stratégies auctoriales qu'il convient d'analyser selon trois points de vue : le statut accordé à la langue étrangère par rapport à la langue hospitalière, les effets de style produits par la coexistence de deux idiomes, et l'impact recherché par l'auteur/le traducteur sur le lecteur implicite.

Exotisation ou effets et figures de lecteurs ?

Dans le sillage, entre autres, des écrits de René Ladmiraal⁴² et de Lawrence Venuti⁴³, notre réflexion sur les choix traductifs en matière d'hétérolinguisme pourrait s'élaborer autour de deux perspectives diamétralement opposées : la domestication *vs* l'exotisation. Toutefois, cette dichotomie n'a pas manqué d'être régulièrement remise en question ou affinée par des traductologues⁴⁴ ; et Ladmiraal lui-même – lors d'un récent colloque à l'université polytechnique des Hauts-de-France de Valenciennes⁴⁵ – n'a pas hésité à nuancer son cadre de compréhension binaire. En même temps que la nuance s'impose, donc, en matière de domestication/exotisation lors des conclusions tirées sur les stratégies traductives, les réflexions critiques de Berman sur « l'effacement des

l'écriture translingue : une catégorie littéraire et ses usages », *Interfrancophonies*, n° 9, *La Francophonie translingue*, 2018, p. 46.

⁴¹ Dirk Weissmann, « Monolinguisme – plurilinguisme – translinguisme. À propos de la genèse du poème "Huhediblu" de Paul Celan », *Genesis*, n° 46, *Entre les langues*, 2018, p. 37 ; cité dans Alain Ausoni, « Singulariser l'écriture translingue », art. cit., p. 46-47.

⁴² Voir Jean-René Ladmiraal, « Sourciers et ciblistes », *Revue d'Esthétique*, n° 12, 1986, p. 33-42.

⁴³ Voir Lawrence Venuti, *Rethinking Translation : Discourse, Subjectivity, Ideology*, London-New York, Routledge, 1992.

⁴⁴ Entre autres Eugene A. Nida, qui a développé la notion d'« équivalence dynamique » (*Toward a Science of Translating*, Leiden, Brill, 1964), et Lance Hewson (*An Approach to Translation Criticism. Emma and Madame Bovary in translation*, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, 2011).

⁴⁵ Jean-René Ladmiraal, « Traduction, migration : réflexions philosophiques », Colloque international *Littérature et migration*, en coopération avec l'Université des Sciences Appliquées de Zwickau, Université polytechnique Hauts-de-France, Valenciennes, 14-16/10/2021.

superpositions de langues » incitent aussi à vérifier si la traductrice italienne de Gevers procède ou non à une exotisation des vernaculaires : marquage typographique, soulignement appuyé, ou encore « vulgarisation » par le recours à un vernaculaire local⁴⁶.

Il appert que peu de recherches menées en traductologie ont initié une réflexion sur la pertinence de considérer davantage le critère qualitatif que quantitatif⁴⁷, ou encore sur l’articulation entre le texte cible offert au lecteur lambda et les profils avérés des lecteurs. Sans aucun doute, l’étude de ces profils nécessite des recherches bibliographiques souvent longues, entravées, et parfois vaines, comme le repérage de recensions journalistiques lors de la sortie de l’ouvrage traduit dans une aire géoculturelle spécifique, la mise au jour d’une correspondance (papier ou numérique) entre l’auteur et ses lecteurs étrangers, ou encore des archives d’auteur (journal intime, échanges avec les éditeurs et traducteurs, ...) témoignant de la réception internationale de l’œuvre traduite.

Néanmoins, une piste de réflexion théorique est tracée par Geneviève Roux-Faucard, dans sa *Poétique du récit traduit*, lorsque, dans le sillage des écrits de Riffaterre⁴⁸, d’Iser⁴⁹ et d’Eco⁵⁰, elle définit le « lecteur possible », le « lecteur implicite » et le « lecteur réel »⁵¹, qu’elle exemplifie à travers quelques analyses ponctuelles d’œuvres traduites. Partant des définitions proposées, nous examinerons les modalités de la communication instaurée entre Gevers et son « lecteur possible » (conditionné par des caractéristiques linguistico-discursives), son « lecteur implicite » (ou la figure projetée du « récepteur »), et ses « lecteurs réels » des années 1930 et 1990 (en l’occurrence, la soussignée). Pour Roux-Faucard, le « lecteur possible » est le sujet qui rassemble une série de compétences linguistiques, encyclopédiques, rhétorico-pragmatiques et logiques, autant de conditions nécessaires pour faire advenir le « lecteur réel »⁵², tandis que le « lecteur implicite » est déterminé par les projections de l’émetteur sur ses récepteurs, dans la mesure où l’auteur en fait « l’objet d’une sollicitude pédagogique » (visée

⁴⁶ Voir Antoine Berman, *La Traduction et la lettre, ou l’Auberge du lointain*, Paris, Seuil, 1999, p. 64.

⁴⁷ Un pan de la recherche en traductologie s’est emparé de la linguistique de corpus pour quantifier les procédés et stratégies traductifs, au détriment – parfois – de la valorisation de la particularité de phénomènes linguistiques localisés.

⁴⁸ Voir Michaël Riffaterre, *Essais de linguistique structurale*, trad. Daniel Delas, Paris, Flammarion, 1971.

⁴⁹ Voir Wolfgang Iser, *Der Akt des Lesens*, München, Fink, 1976.

⁵⁰ Voir Umberto Eco, *Lector in fabula, le rôle du lecteur*, trad. Myriem Bouzaher, Paris, Grasset, 1979.

⁵¹ Geneviève Roux-Faucard, *op. cit.*, p. 72-75, 261.

⁵² *Ibid.*, p. 72.

cognitive et réflexive, dont ne sont pas exclues les « ignorances légitimes » ou « requises », ni « l'activité inférentielle ») ou non (visée séductive ou distrayante), et où il les considère comme des alter ego (identité des savoirs) ou des subalternes (divergence des habitus socioculturels ou de l'âge)⁵³. Pour la commodité des commentaires *infra*, nous rebaptiserons les notions précédentes (exprimées à l'endroit du « lecteur implicite ») par les expressions : « lecteur apprenant » vs « lecteur se distrayant », « lecteur sachant » vs « lecteur non-sachant ». Enfin, ces considérations resteraient théoriques, et sociologiquement décontextualisées, sans la troisième figure du lecteur réel « qui endosse le rôle de lecteur implicite que le texte lui propose »⁵⁴, tout en étant défini dans le temps et l'espace, et en pouvant être étudié comme individu (lorsqu'il a consigné par écrit ou à l'oral sa lecture) ou comme groupe (situation appréhendée par la sociologie de la lecture)⁵⁵. Centrée initialement sur les compétences linguistiques et encyclopédiques du lecteur possible, notre étude mettra en lumière les figures du lecteur réel et du lecteur implicite délinéées par l'auteure et sa traductrice, et en proposera une comparaison.

Le profil du lecteur possible s'identifie à travers les caractéristiques linguistiques et encyclopédiques de *Madame Orpha*, en particulier via les lexèmes, les proverbes, la prononciation des personnages et les locutions nominales et verbales, autant d'éléments linguistiques porteurs d'une charge culturelle qui transportèrent le lecteur réel des années 1930 dans une narration francophone teintée d'hétérolinguisme. En anticipant un peu l'analyse des deux lexèmes retenus, soulignons le double effet de distance (exotisation) et de proximité (domestication) produit sur le lecteur réel francophone par le récit originel. Si des archives conservées aux AML permettront sans doute un jour de reconstituer la figure du lecteur réel des années 1930, et ce dans une approche sociologique de la réception, il sera plus aisé dans cet article d'évoquer la « lectrice réelle » des années 1990 que nous avons été, qui plus est contemporaine des lecteurs réels de la traduction de Reggiani. Quant aux caractéristiques du lecteur implicite, elles ressortiront aisément une fois dégagées les réflexions sur les éléments linguistiques et encyclopédiques, tant dans le texte source que dans le texte cible, et la réception de ces éléments par les lecteurs réels, en articulant à ces réflexions la question de l'effet de distance et de l'effet de proximité tels qu'ils sont produits de manière irrégulière dans ce roman, et dans sa traduction en italien.

Quelles métamorphoses et quels subtils équilibrages l'opération traductive fait-elle subir à un texte source publié en français en 1933 et

⁵³ *Ibid.*, p. 75, 261.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 73.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 261.

caractérisé par une dimension translingue (français, néerlandais standard et patois) lorsqu'il est traduit à destination d'un public italophone 60 ans plus tard (en 1996) ? Comment la langue et la culture réceptrices vont-elles accueillir des traits linguistiques et culturels propres à un microcosme culturel bourgeois néerlandophone ayant choisi de s'exprimer en langue française à une époque donnée ? *A priori* on peut postuler que les procédés et les stratégies traductifs adoptés se situeront à un endroit déterminé d'un *continuum* où une posture extrême consisterait à jouer des alliances possibles entre les trois idiomes convoqués (italien, français, néerlandais standard et patois) ; où l'autre posture extrême consisterait à exacerber la présence de l'idiome italien et à gommer fortement toutes traces des idiomes français, et néerlandais standard et patois ; et où, entre ces deux extrêmes, prendrait forme une alliance particulière entre l'italien et les idiomes du texte source. À l'évidence, la posture de la traductrice permettra aussi de nous éclairer sur la représentation tacite du lecteur implicite en langue cible, au départ du lecteur réel révélé par les choix traductifs, et de mettre ainsi en lumière les convergences ou divergences, dans les années 1990, entre les lecteurs réels et implicites de l'œuvre en langue source et en langue cible.

Compte tenu des précisions apportées *supra* sur les trois types de lecteurs, nous montrerons par l'analyse de deux lexèmes⁵⁶ que les stratégies traductives semblent pencher majoritairement vers une traduction-adaptation, sans pour autant barrer la voie à des effets de distance amortis, et que la traductrice devient une véritable voix de la co-énonciation en projetant dans l'œuvre traduite une figure de lecteur implicite, qui rejoint celle du lecteur implicite francophone de 1990, et ce malgré des stratégies d'adaptation évidentes.

La Signora Orpha : une traduction éthique

Le roman publié en 1933 relate les souvenirs d'une jeune narratrice — double de l'auteure —, dont l'enfance s'est déroulée au sein du domaine mythique de Missembourg, à Edegem (près d'Anvers), et où la vie familiale bourgeoise s'égrène au rythme des saisons et des activités de l'agriculture et de la vie rurale, au contact du jardinier Louis, du personnel ouvrier, et de quelques personnages féminins illustrant des fermières locales. Sur cette toile de fond narrative, s'inscrit l'histoire

⁵⁶ Il serait aisé, dans un prochain article, de montrer comment l'« éthique de la traductrice porte-parole » s'exemplifie dans d'autres phénomènes hétérolingues et translingues touchant aux proverbes, à la prononciation des personnages et à des locutions nominales et verbales.

d'amour controversée entre le jardinier Louis et Madame Orpha, la femme du receveur. Ces principales thématiques se retrouvent bien évidemment dans le texte cible, mais on décèle, dans l'analyse de Reggiani (donnée en guise d'introduction), une lecture subtile et appuyée du fil rouge de l'évolution de la narratrice depuis l'enfance jusqu'à l'adolescence, autant dire de son statut d'être privé de langage à celui d'être pleinement dans le langage des adultes, un fil rouge qu'elle n'a pas manqué de concrétiser par une attention particulière au cadre énonciatif où certains hétérolinguismes se manifestent (voir *infra*).

Gevers est sans aucun doute une « frontalière de la langue » comme la dénomme Béatrice Nieberding⁵⁷, mais les occurrences qui témoignent du franchissement d'une zone limitrophe dépassent de loin les 32 cas linguistiques répertoriés par la critique, au point que la mise en évidence du pouvoir poétique de la centaine d'occurrences relevée par nous-même reste à faire. La coexistence d'idiomes, dans l'œuvre de Gevers, n'a pas échappé non plus à Berg et Verstrepen qui, sous l'expression « la langue dans la langue », diagnostiquent un lien logique d'inclusion, et consacrent leur analyse à l'évolution du traitement réservé aux langues dans les romans de Gevers sur fond de questions linguistiques nationales⁵⁸. Après ces rapides rappels de lectures critiques de l'œuvre de Gevers, confrontons à présent notre modèle d'interprétation construit autour de la figure du lecteur au cas linguistique spécifique de lexèmes hétérolingues identifiés dans *Madame Orpha*, et ce dans une micro-analyse serrée destinée à en tester la validité, et à ouvrir des perspectives de réflexions futures. Les lexèmes examinés sont « Baezinne/Baezine » et « plattekees » :

Baezinne (original, p. 64) – Baezine Smits (original, p. 117).

ostessa (traduction, p. 59) — massara Smits (traduction, p. 105).

Il y aurait surabondance ... lait, beurre, *plattekees* ... et tout ce qu'un porc donne de viande fraîche (original, p. 143).

Ci sarebbe stata sovrabbondanza ... latte, burro, formaggio bianco ... e tutta la carne fresca che fornisce un maiale (traduction, p. 131).

⁵⁷ Voir Béatrice Nieberding, « Marie Gevers, frontalière de la langue. Transferts lexicaux et pluriculturalité », dans Nadia Minerva (dir.), *Dames, demoiselles, honnêtes femmes*. Studi di lingua e letteratura francese offerti a Carla Pellandra, Bologna, CLUEB, 2000, p. 193-212. Dans son étude, Nieberding a mesuré l'incidence des substrats néerlandais ou sud-néerlandais dans la *Comtesse des digues*, *Madame Orpha*, *Guldentop* (1935), *Histoire d'un fantôme* (1935), et *Vie et mort d'un étang* (1961).

⁵⁸ Voir Christian Berg et Aime Verstrepen, art. cit.

La lectrice réelle belge francophone des années 1990 ne pouvait qu'éprouver un effet de distance amorti face aux lexèmes « baezinne/baezine »⁵⁹ et « plattekees »⁶⁰. Dans le premier cas, les cours de néerlandais des études secondaires ou quelques immersions linguistiques en terre flamande l'avaient forcément confrontée au signifiant « baas » (et moins, ou pas du tout, au signifiant « bazin ») et à son signifié, mais probablement pas à son référent ; dans le second cas, un petit pot de fromage commercialisé en grande surface dans les deux idiomes ou une coutume alimentaire d'un grand-parent héritée par proximité avec la frontière linguistique, voire une expérience gustative de l'autre côté de cette même frontière, lui permettait d'identifier correctement le référent visé – ce dernier cas étant proche d'une expérience d'interculturalité alimentaire, outre un décodage assez facile de la combinaison des lexèmes « platte » et « kees ».

Cet effet de distance amorti n'en fait pas moins de la lectrice des années 1990 une lectrice implicite au statut « d'apprenante » (confrontation à l'Autre linguistique), puisque Gevers semble poursuivre un but pédagogique dans le passage contextuel évoquant l'altercation, au café Wildeman, entre le jardinier de la famille de la jeune narratrice, Louis, et le mari d'Orpha, Guste Vermeulen, en prenant la précaution d'évoquer d'abord à deux reprises la « patronne », avant de la désigner par le terme néerlandais « Baezinne ». Cette lectrice revêt aussi le statut de « non-sachant », ne fût-ce que par la divergence d'habitus socioculturel et d'âge avec l'auteure, mais aussi en conséquence de la réactivation à deux reprises de l'Autre linguistique qui convoque un savoir non ancré originellement dans la culture de la langue maternelle française.

Qu'en est-il des lecteurs réels italophones des années 1990, confrontés à une adaptation double du lexème « Baezinne/Baezine » en « ostessa » et en « massara », et à l'adaptation de « plattekees » en « formaggio bianco » ? Bien que l'abandon, dans le texte cible, de la coexistence de deux idiomes (le texte source présente le français et un patois flamand), au profit de la seule langue italienne, semble créer en surface un effet de proximité, une lecture attentive révèle, comme dans la relation entre le texte source et la lectrice francophone des années 1990, un véritable effet

⁵⁹ Si les dictionnaires imprimés de la langue courante néerlandaise ne mentionnent pas ce terme, il est toutefois aisé de le rapprocher du terme « baas » qui désigne familièrement une « personne qui commande à des employés », et plus spécialement un « patron de café » : voir la *Base de données lexicographiques panfrancophone*. *BDLP-Belgique*, <https://www.bdlp.org/resultat?query%5B%5D=baas&bases%5B%5D=BE>. [Dernière consultation : 10/04/2021]

⁶⁰ *Ibid.* : « Fromage blanc frais, obtenu à partir de lait de vache caillé », <https://www.bdlp.org/resultat?query%5B%5D=plattekees&bases%5B%5D=BE>. [Dernière consultation : 10/04/2021]

de distance amorti dans l'opération traductive. Le statut du lecteur implicite en est-il par conséquent modifié ? La réponse, on s'en doute, sera d'ordre qualitatif, et non quantitatif.

D'une part, lorsque Reggiani traduit « Baezinne » par « ostessa », elle décide, certes, de livrer un terme et une acception communément partagés par les lecteurs italiens de 1996, mais elle tient surtout compte de l'identité narrative de l'énonciateur qui a employé le terme « Baezinne », à savoir monsieur Surmont, un vieux voisin de la famille, retiré de la politique anversoise, et désireux d'apprendre l'art de la reliure auprès du père de la narratrice. Dans le texte source, excepté le terme « Baezinne », l'intégralité de l'énonciation contextuelle dénote, dans le chef de M. Surmont, un locuteur maîtrisant un registre soutenu de la langue française et une organisation logique du discours (« La Baezinne avait eu tort de lui [Louis]⁶¹ donner du genièvre, surexcité de fatigue et de désespoir comme il l'était ... », p. 64), ce que la traduction rend adéquatement (« L'ostessa aveva fatto male a dargli del ginepro, sovreccitato di stanchezza e di disperazione com'era ... », p. 59). Du point de vue du lecteur implicite, le choix traductif opéré pour le lexème « Baezinne », dans ce contexte énonciatif, projette une figure de lecteur « se distrayant » (en tout cas soustrait à toute visée pédagogique qui serait portée par un lexème étranger)⁶² et « non-sachant », car confronté malgré tout à un monde diégétique éloigné de son monde réel.

D'autre part, et au contraire, la seconde occurrence/graphie « Baezine » est liée dans la fiction à un changement d'espace et de personnage (la ferme des Smits, et non plus le café Wildeman) – d'ailleurs manifesté par Gevers par une petite modification orthographique et l'ajout d'un patronyme (« Baezinne » devient « Baezine Smits »). Reggiani traduit « Baezine Smits » par « massara Smits », un lexème triplement connoté en italien : régionalement, énonciativement et historiquement. Ce deuxième contexte d'émergence du terme éclaire bien sûr ce choix traductif :

⁶¹ La dénomination des personnages dans le texte source et le texte cible mériterait à elle seule une étude approfondie : la reformulation du thème « jardinier Louis », se fait tantôt sous le lexème de « jardinier », tantôt celui de « Louis ».

⁶² Cela mériterait évidemment de plus amples développements, toutefois on peut assez facilement imaginer qu'un équivalent de « Baezinne » soit choisi parmi les termes relevant d'un idiome dialectal du Nord de l'Italie (le genièvre, et sa fabrication très répandue dans le Trentin, en serait une justification), ou un idiome dialectal frontalier tels que le slovène, compte tenu des phénomènes de diglossie et d'hétérolinguisme souvent étudiés dans le domaine de la traductologie. Voir Vesna Dezljin, « Éléments alloglottes dans la prose dialoguée des écrivains triestins Carpinteri et Faraguna comme reflet de contacts culturels et linguistiques », *Újlatin filológia*, n°4, 2012.

Lors de l'incendie de la ferme Smits, [...] Baezine Smits ne pouvait plus que regarder, regarder, la bouche tordue, tremblante, où moussait de l'écume » (p. 117).

La volta dell'incendio della fattoria Smits, [...] la massara Smits non riusciva a far altro che guardare, guardare, con la bocca storta, tremante, bagnata di schiuma (p. 105).

Tout d'abord, plutôt que de faire coexister deux idiomes distincts dans le texte cible, la traductrice choisit un terme italien, toutefois vieilli ou considéré comme régionaliste, qui renvoie à l'épouse du « massaio » (« fermier, métayer »)⁶³, ce qui produit un effet de distance amorti pour les lecteurs réels de 1996. De la sorte, fidèle à son « éthique de porte-parole », la traductrice décide de valoriser l'énonciatrice/rapporteuse du passage cité, à savoir la jeune narratrice plus encline que monsieur Surmont à l'hétérolinguisme, et donc la figure porteuse du translinguisme caractéristique du roman. Reste une troisième connotation, clairement datée, et pour le moins intrigante : le terme « massara » a historiquement fonctionné dans la locution nominale « massaie rurali », désignant une « institution typique sous le régime fasciste »⁶⁴, qui rassemblait des femmes du monde rural pour leur inculquer des principes d'hygiène, d'éducation des enfants, de développement réfléchi des campagnes et de formation professionnelle⁶⁵. Du point de vue du lecteur implicite, le choix traductif opéré pour le lexème « Baezine » (« massara »), dans le contexte énonciatif précisé, projette une figure de lecteur « apprenant », certes soustrait à la visée pédagogique originelle de Gevers, mais soumis à la

⁶³ « Massaio : 3. (region. centr., merid.) capo di un'azienda agricola, custode del bestiame da lavoro o dei locali e magazzini di una masseria »: *Dizionario Garzanti linguistica* <http://www.garzantilinguistica.it/ricerca/?q=massaio>. [Dernière consultation : 10/04/2021]

⁶⁴ « Massàia (ant. o region. massara) : s. f. [femm. di *massaio*]. – 2. Donna che, come occupazione esclusiva o principale, cura l'andamento della propria casa, casalinga : *essere una brava, una buona m.*, capace non solo nelle faccende di casa ma anche nella cura e nell'amministrazione della famiglia. La parola, un tempo di largo uso, ristrettasi in seguito all'ambiente contadino (le *m. rurali* erano un'istituzione tipica durante il regime fascista), sta ora uscendo dall'uso ». *Vocabolario Treccani*, [https://www.treccani.it/vocabolario/massaia/#:~:text=massaia%20%2Fma%27s%3Aaja%2F%20\(.%E2%89%88%20casalinga%2C%20donna%20di%20casa](https://www.treccani.it/vocabolario/massaia/#:~:text=massaia%20%2Fma%27s%3Aaja%2F%20(.%E2%89%88%20casalinga%2C%20donna%20di%20casa). [Dernière consultation : 10/4/2021]

⁶⁵ Voir Giuseppe Preziosi, « La massaia rurale », https://www.ilpostalista.it/erinnofilia_001.htm. [Dernière consultation : 10/04/2021] : « Le coadiuvanti dell'agricoltura, le massaie rurali, che già facevano parte della confederazione nazionale sindacati fascisti dell'agricoltura, passarono nel 1934 alle dirette dipendenze dei fasci femminili, costituendone una speciale sezione. Delle "massaie rurali" potevano far parte le donne di campagna al compimento del 21° anno o, se sposate, a qualunque età, che appartenessero a famiglie di proprietari coltivatori diretti, di affittuari, coloni, mezzadri e operai agricoli. Esse erano inquadrati in "Sezioni massaie rurali" rette da una segretaria che dipendeva da quella di sezione del fascio femminile. La segretaria doveva promuovere la propaganda fascista nelle campagne, favorire l'allevamento igienico della prole specie se numerosa, propagandare la sana vita dei campi per contrastare le tendenze all'urbanesimo, migliorare l'arredamento e l'igiene delle case di campagna ».

nouvelle visée pédagogique de la traductrice (sans être étranger, le lexème « massara », oblige le lecteur et la lectrice italophones à sortir de leur zone de confort linguistique), et une figure de lecteur « non-sachant », car confronté à un monde diégétique qui demeure éloigné de son monde réel, malgré l'effet de distance amorti.

L'analyse menée minutieusement sur le lexème « Baezinne/Baezine » peut à présent être appliquée à l'autre lexème initialement mentionné : « plattekees ». Dans le rapport entre « plattekees » et « formaggio bianco » (sans les italiques dans le texte cible), la traductrice adopte à nouveau une stratégie d'adaptation, car elle fait perdre au référent toute inscription spatio-temporelle bien déterminée, puisque dans la langue cible l'expression « formaggio bianco » fait figure d'hyperonyme référentiel sous lequel s'agglutinent une série de fromages locaux aux noms et aux recettes de fabrication bien distincts, alors que le terme néerlandais « plattekees » désigne un type de fromage blanc particulier, qu'un francophone peut connaître. Tout effet de distance (même amorti, voir *supra*) semblerait a priori perdu, mais, à bien y regarder, peut-être pas tant que ça, dans la mesure où les lecteurs de 1996 peinent à identifier un référent précis, ce qui concourt à recréer, par une équivalence dynamique, un effet de distance amorti. Du point de vue du lecteur implicite, le choix traductif opéré pour le lexème « plattekees » (« formaggio bianco ») projette (comme précédemment « Baezine » traduit par « massara ») une figure de lecteur « apprenant », soustrait encore une fois à la visée pédagogique originelle de Gevers, mais soumis à la nouvelle visée pédagogique de la traductrice (l'absence d'une étiquette fromagère attestée active le pouvoir d'inférence des lecteurs italophones, obligés là aussi de sortir de leur zone de confort linguistique) ; et de lecteur « non-sachant », car confronté à un monde diégétique qui demeure éloigné de son monde réel.

Arrivée au terme de notre analyse, nous répondrons à la question initiale de comment évaluer (quantitativement ou qualitativement) les équivalences, dans le texte cible, des phénomènes hétérolingues/translingues d'un texte source. La méthode d'analyse a révélé la nécessité de développer une réflexion qui prenne en compte la dimension qualitative des choix et stratégies traductifs, et mis en lumière le rôle éthico-énonciatif de la traductrice, qui, sans préserver l'effet de distance produit par l'hétérolinguisme/le translinguisme du texte source (en réalité, un effet de distance amorti pour la lectrice des années 1990), réussit toutefois, par ses choix lexémiques intralinguaux, à recréer un effet de distance amorti, et à maintenir une analogie d'effet de lecture entre le lecteur implicite de l'œuvre originelle dans les années 1990, et celui de l'œuvre traduite en 1996, les statuts d'« apprenant » et de « non-

sachant » étant globalement conservés. Le modèle d'analyse ainsi élaboré gagnera à être mis à l'épreuve ultérieurement sur les autres occurrences hétérolingues/translingues déjà mentionnées (proverbes, etc.).

Le cadre d'analyse méthodologique tracé dans cet article et l'exemplification donnée par l'étude de deux lexèmes permettent, déjà à ce stade, de formuler quelques propositions décisives pour l'étude littéraire future de l'œuvre de Gevers, de même que pour l'étude sociolinguistique et traductologique de certaines œuvres du corpus belge francophone. Au niveau littéraire, il conviendrait de reprendre le dossier du *Manifeste du groupe du lundi*, que l'auteure de Missebourg signa (comme Ghelderode d'ailleurs), alors que son œuvre de l'entre-deux-guerres semble démentir les postulats du *Manifeste*, du reste rendu opaque à maints endroits par la forte déréférentialisation et l'argumentation parfois chaotique. Plus foncièrement, il conviendrait de se pencher sur la version *princeps* de *Madame Orpha* (1919)⁶⁶, où le noyau narratif de la relation adultère entre Madame Orpha et le jardinier Louis est complètement absent, au profit d'une réflexion sur les langues. Sociologiquement parlant, l'hétérolinguisme ne semble pas être le seul fait de Gevers, et l'examen des discours du champ théâtral wallon de l'entre-deux-guerres permettrait sans doute aussi d'éclairer la tolérance linguistique de cette époque particulière, où l'Académie de langue et de littérature françaises de Belgique (1921) et l'académisation n'avaient probablement pas encore produit tous leurs effets. Et, sur le versant de la traductologie, nul doute que la précieuse collection « Belgica », chez Panozzo Editore, réserve encore aux exégètes de belles analyses.

Laurence Pieropan
(Université de Mons)

⁶⁶ Marie Gevers, *Les Langues : Le Pain du printemps, Soyez fidèles à Orion, Vergers ...*, cité par Vincent Vancoppenolle, « La composition de *Madame Orpha* et son histoire : quelques notes », *Textyles*, n° 1-4, *Lectures de Marie Gevers*, 1997, p. 161-165.